

## SUR LE « DICTIONNAIRE NKO »

*Valentin VYDRINE  
St. Petersbourg, Russie*

**Nkó kóɔ-yidalan wála fàsarilán háman kóɔɔɔlan Mándén fòdobakan yíriwanen dó, àní Fàdafinna Télebe jàwo kán n'à kán sádamaba dó, Kántè Sùlemana bólo, Kánkan. 11/24/1962 lá. A báyèleman dá Bàba Jàane bólo 6/10/1992 téla lè dó Mísìran kánben** [Le dictionnaire Nko en langue manding commune développée, la langue de commerce de l'Afrique de l'Ouest et sa langue charmante]. fait par Soulemana Kantè à Kankan, le 24 novembre 1962. Edité par Baba Jaanè de 10 juin à 14 juillet 1992 en République d'Egypte].

1. On peut recenser jusqu'à maintenant au moins une cinquantaine de publications en Maninka en écriture Nko. Ces écrits représentent une source extraordinaire de données linguistiques, ethnoculturelles et historiques ; en fait, il s'est créé sous nos yeux (et pourtant, presque sans qu'en soient conscients les mandinguisants occidentaux !) une tradition écrite originale, d'envergure tout à fait inattendue en ce qui concerne les sphères des connaissances traitées par le créateur de Nko et ses élèves. Née dans le milieu de l'intelligentsia musulmane maninka, "l'école Nko" s'inspire beaucoup du savoir arabe classique et de la tradition populaire manding ; l'influence du savoir occidental sur "l'école Nko" se ressent beaucoup moins. Cela ne veut pas du tout dire que les Nkoïsants soient "antimodernistes" : les centaines de néologismes créés par Soulemana Kantè pour de nombreux objets technologiques témoignent du contraire ; ses activités font plutôt penser à celles des Lumières. La comparaison entre l'inventeur du Nko et les Lumières se justifie par la profondeur de ses connaissances et par sa prolixité. C'est dans les méthodes concernant les recherches historiques, linguistiques et ethnologiques que le "traditionalisme" de cette école se fait le plus sentir.

Le dictionnaire monolingue maninka représente le compendium des connaissances accumulées par cette tradition. Dans cette brève présentation, je ne prétends aucunement à une analyse exhaustive de tous les aspects de la forme de présentation des mots, de l'élaboration de leur sémantisme, de l'apport de ce dictionnaire aux études mandinguisantes – tout cela demanderait, pour le moins,

autant de pages que compte le dictionnaire lui-même. Il s'agit ici juste de donner un petit préliminaire des caractéristiques les plus remarquables de cet ouvrage.

1.1. Selon ce qui est écrit sur la couverture, ce dictionnaire a été achevé par le créateur de l'écriture, Soulemana Kantè, le 24 novembre 1962. Il n'a pu être publié que trente ans plus tard, en 1992, après avoir été complété et recopié par un élève de Soulemana Kantè, Baba Jaanè. Le dictionnaire a été imprimé au Japon par Laminin Kaba et Laminifin Kaba, en deux variantes qui ne diffèrent que par le calibre des caractères, le poids et le prix : la version "livre de poche" coûtait en août 1994 à Conakry à peu près 10 dollars (10 000 FG), et la version "de table" – deux fois plus chère.

1.2. Ce dictionnaire est unique en son genre. Tout d'abord, parce qu'il n'y a pas aujourd'hui d'autres dictionnaires maninka de volume comparable déjà publiés : les seules disponibles sont ou bien des vocabulaires assez rudimentaires, qui comportent peu de mots composés (qui abondent dans les langues manding) et des lexiques spécialisés (noms de plantes, d'oiseaux, etc.), ou des dictionnaires de missionnaires, où, de plus, ni les tons, ni même les oppositions des voyelles **o** : **ɔ**, **e** : **ɛ** ne sont indiquées.

En outre, "Le dictionnaire Nko" (DNK) a été fait dans le cadre d'une tradition linguistique autochtone. Cela est certain, même si Soulemana Kantè comme ses disciples avaient l'expérience des enseignements islamique et français, ce qui implique qu'on ne peut pas exclure une certaine influence de la linguistique occidentale ou arabe, mais de cela il en sera question plus loin. Dans tous les cas, il est évident que l'interprétation des données maninka par les "Nkoïsants" ne doit rien ou presque aux écoles linguistiques africanistes existantes.

2. "Le dictionnaire Nko" compte 536 pages. Le nombre de vocables, déclaré dans le petit résumé français sur la dernière page de couverture, est de 32 500. Dans la postface en maninka il est précisé : 32 083 mots dans la version de Soulemana Kantè et 32 347 dans la version publiée (donc, après le travail fait par ses élèves). Ce chiffre dépasse de loin celui de tous les dictionnaires disponibles dans les langues manding : ainsi, le dictionnaire du dioula d'Odienné de Cassian Braconnier (980 pages), pourtant très bien fourni, compte 5095 entrées, et le plus grand dictionnaire bambara, celui de Gérard Dumestre, n'aura, le plus probablement, qu'à peu près 10-12 mille entrées (aujourd'hui, seulement 9 fascicules sont publiées, de A à N). D'où vient un tel écart ?

2.1. Cela s'explique, tout d'abord, par l'abondance des formes dérivés dans le "DNK", dont chacune est donnée comme une entrée à part. En fait, presque chaque verbe est doté de toute une série de formes dérivatives tout à fait régulières, dont le sémantisme est absolument prévisible, si on connaît le sens du mot de base et celui de l'afixe. Et la partie explicative d'une telle entrée en témoigne clairement, cf p.ex. les dérivés à partir du mot **gbàsí** "battre" (entre parenthèses je donne la traduction de l'interprétation du DNK) :

**gbàsibáa**<sup>1</sup> – **mén gbàsílí ké lá, b̀̀obáa**<sup>2</sup> (celui qui fait le battre)

**gbàsibaat́́** **mén gbàsinén** (celui qui est battu)

**gbàsít́́** **mén ká kán ká gbàsi** (celui qui doit être battu)

**gbàsilá** **gbàsibáa** (cf ci-dessus – V.V.)

**gbàsilán** **gbàsílí ké lá fén mén ná** (la chose avec laquelle on fait le battre)

**gbàsílí** **gbàsi kéli t́́** (le nom de l'action de battre)

etc...

Si on reste dans le cadre de la tradition lexicographique européenne, toutes ces formes dérivées régulières et prévisibles ne devraient pas être incluses. Le nombre de verbes sans préfixes en maninka devrait être de l'ordre de 2000, et si on rajoute les formes à préfixes **mă-**, **lá-** et **d́́-**, il peut atteindre 3 ou même 4 mille ; chaque verbe (ou presque) accompagné de 4-5 (et parfois plus) dérivés, le chiffre de 30 000 est facilement atteint.

2.2. L'autre raison qui fait augmenter le nombre des entrées est l'attitude de l'auteur du dictionnaire par rapport au problème éternel de la distinction entre

---

<sup>1</sup> Dans ma transcription je suis l'orthographe courante guinéenne ; les notations des tons sont conformes à ceux dans les textes en Nko (sauf les cas où on trouve dans ceux-ci des erreurs évidentes), à une exception près : je ne marque pas le ton sur-haut qui n'a pas en Maninka du statut phonologique.

<sup>2</sup> **b̀̀obáa** est aussi un nom d'acteur, synonyme de **gbàsibáa**.

polysémie et homonymie – surtout en ce qui concerne les emplois verbaux et nominaux des mots, qui sont toujours considérés comme des vocables différentes, cf :

**bòrí táama bée dó káliyaman** ("le courir" – marche le plus vite possible)

**bòrì k.te. bòrìlí ké, k.t. lábòri** (v.i. courir, v.t. faire courir).

Ce choix a été, évidemment favorisé, par le fait qu'en Nko les tons sont marqués en réalisation, ce qui voile l'identité du ton sous-jacent du mot dans ces deux fonctions. En fait, dans certains dictionnaires manding faits par les Européens on trouve la même solution à ce dilemme, mais les ouvrages les plus récents donneraient plutôt **bòrí** et **bòrì** dans une seule entrée.

2.3. Cependant, il serait injuste de tirer la conclusion que ce dictionnaire ne contient que de l'information "vide" et des renvois. En fait, c'est un document lexicographique maninka très important contenant énormément de mots qu'on ne trouve nulle part ailleurs (pour ce qui est des publications scientifiques existantes) et une source incomparable pour les études ethnologiques et anthropologiques.

3. L'introduction de 7 pages est écrite par Baba Jaane. Il traite de l'histoire de la création du dictionnaire, du principe de son organisation et de sa vision de l'histoire de la langue manding, de la situation sociolinguistique actuelle et de ses perspectives.

3.1. La majeure partie est consacrée à l'ordre alphabétique de Nko, qui est assez complexe à cause de l'abondance des signes diacritiques pour la longueur vocalique et les tons.

Curieusement, à la fin du compte il apparaît que, malgré tous les efforts des adeptes du Nko à refuser les influences extérieures, le principe sous-jacent de l'arrangement des entrées dans le dictionnaire est en fait inspiré par l'écriture latine. Ainsi, dans le Nko il y a 8 marques diacritiques pour les tons – 4 pour les voyelles brèves et 4 pour les voyelles longues ; ainsi, la longueur vocalique et le ton sont considérés comme des phénomènes du même ordre. Il s'avère cependant qu'une voyelle avec un signe diacritique pour la longueur est comptée, en fait, comme une lettre double. Il en va de même pour le signe de nasalisation de la voyelle (un point sous la lettre) qui est en fait considérée comme égal à une lettre.



En fait, ces abréviations ne sont pas utilisées de manière assez stricte. Au lieu de **m.t.** on peut trouver **m. tũuntá** ou même **m. tũunnén**, un verbe intransitif peut être désigné comme **k.tɛ**, etc.

3.3. Dans ses réflexions sur les perspectives de l'unification des idiomes manding (et l'idée d'une telle unification est la clef de voûte idéologique de "l'école Nko") Baba Jaanè arrive à la conclusion que cela peut passer à travers l'absorption par la langue commune des variantes propres aux idiomes différents, qui seraient considérés comme synonymes, « ... **yó wá ní táa kán kélen dó** » ("...de la même façon que **wá** et **táa** [deux synonymes pour "aller, partir" en Maninka – V.V.] dans une langue..."). Heureusement, cette solution n'a pas été appliquée de manière conséquente, sinon le dictionnaire ne présenterait d'intérêt que pour l'étude d'une langue artificielle aux perspectives problématiques. DNK reste dans le fond un dictionnaire de la langue Maninka, plus exactement du Maninka-Mori (dialecte de Kankan, le plus prestigieux en Guinée). Comme excuse de ne pas fournir les formes des autres parlers, comme **jéke**, **céè**, **mókó**, **tókola**, à côté de **jéé** "poisson", **cě** "homme", **tóla** "baptiser, nommer", Baba Jaanè insiste sur le fait que le choix d'une forme unique "sert à rapprocher les dialectes les uns des autres". Il est évident pour l'auteur que cette forme doit être celle de Maninka-Mori, alias Nko, qui était "la langue commune de l'administration pour les tribus Manding à l'assemblée de Kouroukan-Foua".

Cependant, des mots et des formes propres aux idiomes autres que de Maninka-Mori apparaissent de temps en temps dans le DNK. Quelquefois, ils sont accompagnés d'indications, p.ex. :

**gbõ : jùla kán : ǒ, kàbá** (langue dioula : mil).

Dans les autres cas, les emprunts aux autres idiomes manding servent à enrichir le vocabulaire (cf. 7.2.5.). Mais le plus souvent les formes parallèles sont données sans commentaires, ce qui crée des difficultés pour le chercheur : ces formes, ont-elles effectivement pénétré dans le Maninka-Mori, ou bien leur apparition dans le dictionnaire n'est-elle due qu'à l'érudition de Soulemana Kantè ?

4. La tâche la plus complexe qui incombe à l'auteur d'un dictionnaire monolingue est l'interprétation du sémantisme des lexèmes par les procédés de la même langue. Même pour les langues de longue tradition écrite et possédant un vocabulaire métalinguistique et abstrait très riche, les difficultés sont énormes, et

les efforts pour leur résolution provoquent création des théories sémantiques les plus sophistiquées. Quelles solutions offrent les auteurs du dictionnaire Nko ?

4.1. Parfois, quand l'auteur sent que l'explication ne suffit pas pour exprimer le sens exact du mot, il évite l'ambiguïté en l'accompagnant d'un équivalent français (écrit à la main, en caractères latins), p.ex. :

**lísun : líkise yé fére tíman yíla mén tà lá k à ké lí dí** ("la partie sucrée du fleur que les abeilles prennent et transforment en miel"), nectar.

**másáwura : kà sáwura lù ké fén kókanna dó** ("mettre les dessins sur la surface des choses"), illustrer.

Il faut remarquer que de tels cas ne sont pas très fréquents. Encore plus rares sont les mots que l'auteur n'a même pas essayé d'interpréter en Maninka :

**sóronkun : tenon, adent.**

**férenkulun : chaland.**

4.2. Un autre procédé, beaucoup plus fréquemment utilisé, est l'explication du sens par les synonymes ou les antonymes. Les désavantages de cette voie, à laquelle on avait très souvent recours dans la lexicographie européenne du 19e siècle, sont bien connus, à noter parmi les plus importants : la rareté des synonymes complets dans n'importe quelle langue ; la polysémie de chacun des mots synonymiques, qui ne sont, en fait, le plus souvent les synonymes que dans un seul de ses sens – et même s'ils sont synonymiques en plus d'un sens, cela ne facilite pas la tâche mais demande encore plus d'astuce pour correctement expliciter cette situation ; la haute probabilité des interprétations "en cercle". Et tous ces défauts se retrouvent dans le DNK, ce qui handicape beaucoup son utilisation, surtout par les non-locuteurs de Maninka.

Ainsi, le mot **kàfobólon** est défini comme le synonyme de **tìnkúdun**, et **tìnkúdun** – comme le synonyme de **kàfobólon**. Comme ni l'un, ni l'autre ne se retrouvent dans les dictionnaires bilingues disponibles, il ne reste au non-locuteur que d'avoir recours à l'assistance d'un informateur, le DNK dans ce cas ne servant que pour signaler l'existence de ces mots (ce qui n'est pas, cependant,

négligeable)<sup>4</sup>. **Fájiri** est expliqué par **jénberen**, celui-ci absent dans le DNK, et cette liste peut être prolongée.

On trouve dans le DNK des cas frappants d'identification des mots désignant en vérité, des objets qui se ressemblent mais qui sont pourtant nettement distincts. Ainsi, **bàdá** est présent, comme synonyme de **jènbé** (sans aucune autre explication), tandis que ces mots désignent deux types différents de tambours.

Les dérivés déverbaux en **-baa** et en **-la** sont régulièrement présentés comme des synonymes, tandis que le sens de ces suffixes est différent : **-baa** forme un nom d'agent "occasionnel" ("celui qui produit une action bien précise"), et **-la** – "nom de profession", donc l'agent qui effectue cette action régulièrement. Il y a des cas particuliers où les sens des deux dérivés d'un verbe sont effectivement identiques (en Bambara, cela semble être le cas, p.ex., de **támala** **támabaa** "voyageur"), mais la présentation dans le DNK ne permet pas de distinguer ces cas de la "fausse synonymie".

4.3. Le plus souvent, l'interprétation des mots dérivés est faite par référence au mot de base :

**tóli kúmasobo tó kéli tóó** (nom d'action du verbe **tó**)

Ainsi le sens de la base n'est expliqué normalement qu'une seule fois, dans l'entrée "principale" (cf. aussi le cas des dérivés du verbe **gbási** là-haut). Et pour le mot de base, à défaut de synonymes, Soulemana Kantè cherchait à donner les explications des sens de façon plus développée, ce qui représente le plus d'intérêt pour l'analyse.

La qualité d'interprétation des mots est très inégale. Parfois on trouve des définitions trop approximatives, en assimilant tout simplement des mots aux ensembles sémantiques plus larges, p.ex. :

**jènbé : Månden fólifen dó lè** (un instrument de musique manding) – pour le tambour d'entre-jambes frappé avec les mains ;

---

<sup>4</sup> Pour cette paire de mots particulière, l'emploi dans un texte Nko m'a permis d'établir le sens – "colonie, région dépendante".



**báransan : yíri súu dó lè** (un espèce d'arbre) – pour faidherbier, dont le symbolisme dans la culture manding est important ;

**dágbe : kónko nìsí súu dó lè** (un espèce de vache de brousse) – pour antilope koba (hippotrague).

Pour ce qui est des autres mots des mêmes champs sémantiques seront données des explications plus fournies :

**mínán kónko sòbó mén wùlennén kà gbé tóndetonde à áfè, à ní sǎa ká kán** (l'animal de brousse qui est rouge avec des taches blanches sur le corps, il est comme un mouton) – pour l'antilope guib ;

**búnbun : bàndan yíri dḡmanén súu dó lè** (espèce de petit fromager) – pour le kapokier rouge.

Dans un effort, pourtant louable, d'éviter le pléonasmie (ce à quoi l'auteur n'arrive pas toujours avec succès ; cf. **bádenma : bádenma súdun** "fraternité : fraternité intime"), et en absence de vrais synonymes, l'auteur tombe fréquemment dans un autre piège : il néglige des nuances sémantiques assez considérables, et ainsi l'interprétation donne une image incorrecte du sens.

P.ex., **dònsó** "chasseur" est présenté comme : **mén cé yé sòbo féle dí kádau** "celui dont le travail permanent est la chasse aux animaux". Mot **féle** pour "chasse" est employé évidemment pour éviter la répétition du mot de même racine que le mot de départ (**dònsóyá**), mais son sens exacte est "la chasse collective, battue" effectuée en fait par tout le village. Donc l'interprétation proposée devrait être comprise plutôt comme "celui qui organise constamment les chasses collectives", ce qui n'est pas du tout vrai. (Autres nuances non-négligeables pour la lexicographie : en Maninka, on peut nommer aussi "**dònsó**" celui qui ne fait la chasse que de temps en temps, ce qui contredit l'interprétation fournie par le dictionnaire ; dans l'interprétation seul le **sòbó** "animal" est mentionné, ce qui exclut pour **dònsó** l'éventualité de faire la chasse aux oiseaux...).

On trouve aussi dans le DNK des défauts courants des dictionnaires bilingues faits par les Européens – tels que la non-présentation d'aspects très importants de la notion traitée. P.ex., **nùmún** est interprété comme "**nèè bàarakelá**" ("travailleur du fer, du métal"), ce qui n'est pas faux. Mais cela n'est

pas suffisant : dans la société manding **nùmún** est une caste dont les hommes travaillent le fer et le bois, tandis que les femmes (**nùmumúso lù** – ce dérivé important est absent du Dictionnaire) sont les potières professionnelles. Compte tenu du fait que pour les autres castes (**jèlí, fíná...**) l'appartenance aux **àmakála** "artisans" est indiquée, un tel laconisme dans le cas des **nùmún** est d'évidemment au manque de systématisme (cf. dans le dictionnaire bambara-français de Ch. Bailleul : **nùmú** "forgéon", tandis que G. Dumestre dans son dictionnaire donne l'interprétation d'une façon plus cohérente : "forgéon, toute personne appartenant à la caste de forgerons ; ... **nùmumúso** forgeronne [potière]).

Voici un bon exemple de chrestomathie : **báden** est présenté comme "**mǒǒ ní mén yé mǒǒ kelen dén dí**" ("celui avec qui on est enfant de la même personne"). Cette interprétation ignore un point important : on est toujours enfant de deux personnes, notamment du père et de la mère ; en fait, **báden** "enfant de la même mère ; ami intime" dans la société polygamique maninka est très fortement opposé à **fàdén** "enfant du même père de son autre femme ; rival, ennemi" – bien que la définition donnée dans DNK pour **báden** conviendrait aussi bien pour **fàdén** ! Notons que la définition de **fàdén** est plus adéquate : "**mǒǒ ní mén fà 1 ná / í ní mén té gbèlenman**" ("la personne avec laquelle on est du même père / celui avec qui tes relations sont difficiles").

Cet exemple n'est pas le seul à illustrer le manque d'économie dans les descriptions fournies par le DNK. Ainsi, les définitions des antonymes sont créées, contre toute attente, indépendamment l'un de l'autre ; de même, les définitions des synonymes (ou même des variantes phonétiques du même mot) peuvent être différentes, p.ex. :

**cě** : **kě, mǒǒ mén té mùso dí** (homme : être humain qui n'est pas une femme).

**kě** : **cě, mǒsǒ sìná ; mǒsǒ lá móri** (homme : l'antonyme de "femme" ; le mari de la femme [? ; le sens habituel de **móri**, pourtant attesté dans le DNK, est "marabout ; prêtre", mais les exemples donnés témoignent qu'il s'agit ici du sens "mari, époux". S'agit-il d'un emprunt du soussou ?]).

Se basant sur cette présentation, on peut supposer que **kě** et **cě** ne sont que des synonymes partiels, tandis qu'il s'agit en fait des variantes phonétiques du même mot.

5. D'ailleurs, ce qui peut être au premier regard considéré dans DNK comme une négligence ou un défaut d'interprétation, reflète en fait les particularités de la vision du monde propres aux peuples manding. Les lexèmes utilisés pour l'interprétation sont souvent pris dans leur sens "quotidien", et les rapprochements sémantiques suivent très souvent la vision traditionnelle – tantôt inconséquente et approximative, tantôt brillante dans ses trouvailles – ce qui fait de DNK un source incomparable pour l'étude de cette vision dans sa divergence avec la vision scientifique du type "européen".

Ainsi, **bă** "chèvre" est interprétée comme "**só kóno bíyan mén bónen sãa lá**" ("animal domestique qui ressemble au mouton"). Ce rapprochement de deux animaux bien distincts, tout bizarre qu'il puisse paraître, révèle un phénomène curieux : effectivement, chez les Manding la différence entre les deux espèces est considérée comme peu importante. En fait, l'interprétation proche de celle fournie par le DNK peut être entendue de la bouche d'un Bambara comme la réponse à la question d'un enfant (information de Ismaïl Mäga). Dans le Khassonké, le pluriel de **bà** peut être employé pour un troupeau mélangé de chèvres et moutons [Dansoko, Tveit, 1993] ; à noter que dans le Bambara de Bamako c'est le pluriel de **sãa** qu'on emploie dans le même sens. Ce phénomène est caractéristique aussi pour les autres groupes ethniques de l'Afrique de l'Ouest : selon Konstantin Pozdniakov (communication personnelle), la même racine dans les uns langues atlantiques de l'Ouest désigne le chèvre, et dans les autres – le mouton.

Dans la pensée traditionnelle ouest-africaine classer la chauve-souris est toujours un point de discorde, ce qui est bien connu des contes et adages populaires ; chez les Manding on la considère plutôt comme un oiseau. Ainsi la définition de l'oiseau chez les Manding est différente de la nôtre, car l'aptitude de voler est considéré comme un critère suffisant. Cette controverse est bien représentée dans DNK. **kónó** "oiseau" est décrit ainsi : "**níma jóloma kàbamá mén nù síyaman yé àlù gbán ná sán mà**" ("des [êtres] animés, dotés de plumes et d'ailes, dont beaucoup peuvent voler dans le ciel"). En même temps, la définition de **tòrotóro** "chauve-souris" est suivante : "**kónó mén nù ínalama yé, kàbá y àlù lá ; àlù y àlù gbán ná, jólo t àlú mà**" ("les oiseaux qui ont l'apparence des souris, ils ont les ailes ; ils volent, ils n'ont pas de plumes sur leurs corps") – l'incompatibilité des deux formules est évidente.

6. En plus de cette information "cachée", DNK fournit de nombreuses données ethnologiques d'une manière explicite.

Dans l'entrée "**sí**" ("race, descendance"), 73 patronymes mandé sont donnés, et dans l'entrée "**jànbú/jàmún**" – 30 patronymes avec leurs équivalents "laudatifs" (**Kánte Súmaworo, Kónde Támura, Kàbá Jàyité, Táraore Dénbéle...**).

Très curieuse est l'information donnée dans l'entrée **àrá** (qui correspond en Bambara à **ɲàará**) : "**àmakála ( àra náani : jèlí, nũun, fíná, sòmɔnɔ), kúmalaba, kúma lónna**" ("gens de caste [quatre **àrá** : griots, forgerons, fina, somono-pêcheurs], grand parleur, conaisseur de la parole"). Contrairement à la tradition bambara et maninka de la région Manding, il n'y a pas dans la liste de "4 conaisseurs" de cordonniers (**gáranke** en Bambara, **káranke** en Maninka<sup>5</sup>) ; leur place est occupée par les Somono, qui, à ma connaissance, partout ailleurs sont classés plutôt parmi les "nobles" (**hórɔn**) et ne sont pas considérés comme les "maîtres de la parole".

Etrangement, dans la définition de **àmakála** (l'ensemble des castes des artisans considérées chez les Manding comme inférieures) rien n'est dit sur leur statut dans la société ; le sens de ce mot est rendu dans DNK par le mot français "**roturie**" (= "roturiers"), qui est loin d'être un véritable équivalent de **àmakála**.

Un mot que je ne connaissais pas avant, **kòrogbá**, révèle toute une légende sur les "premiers occupants". Il est accompagné des équivalents français ("**pygmée, négrière**") et arabe ('**al-qarm, 'alaqra:m** – la deuxième forme est plurielle) et de l'explication suivante : "**sísèn fàdafín nù nànen síya kúduenen mén tède l Afriki kàn. Alù lá mànsaké tɔɔ tède kó Mònsón, án bènba lù k ò lú lè gbén k àlù látáa tú kódo fán fè**" ("une race naine que les Africains d'aujourd'hui ont trouvée en Afrique. Leur chef était Monson, nos ancêtres les ont chassés et repoussés vers la zone des forêts"). Cela est suivi par une très grande entrée "**kòrogbá kéle**" ("la guerre pygméenne") où les péripéties de cette lutte avec les premiers occupants de la terre sont relatées<sup>6</sup>.

---

<sup>5</sup> Cependant, l'entrée **káranke** dans DNK rétablit la justesse : "**àmakála mén cé gbòlo kára dí**" ("une caste dont la profession est la couture du cuir").

<sup>6</sup> D'après Mamadi Diané, le mot **kòrogbá** est un historisme signifiant "voleur de grand chemin".

7. L'ambition de Soulemana Kantè et ses élèves étant de prouver que Maninka égale les langues mondiales en aptitude à couvrir toutes les sphères de la vie moderne, un grand nombre de néologismes créés par les Nkoïsants apparaît dans le DNK.

7.1. Il est à noter que la tradition de Nko est marquée par un purisme extrême : non seulement les emprunts français sont impitoyablement pourchassés ; même les mots d'origine arabe, bien que les Nkoïsants soient de pieux Musulmans et traducteurs du Coran et de la Sunna, ne sont accueillis qu'à contrecoeur. On tolère les emprunts arabes anciens qui sont toujours assez nombreux dans le DNK, p.ex. : **dàbári** procédé, **díina** religion, **dú a** monde, **hánkili** esprit, **hára** bonheur, **nàasí** dégrader, **sáura** image, dessin, **lìhála** circonstance, **nàbí** prophète, **wáati** temps, **sàfina** savon, etc. Cependant, beaucoup de ces emprunts sont accompagnés de synonymes, le plus souvent créés par les Nkoïsants, qui sont présentés de la façon suivante :

**súkaro, súkara : árabu kán : líkǒ** (sucre : en Arabe : "sel du miel").

**làhádi : árabu kán : lóte lón fóló, káari Nkó dó** (Dimanche : en Arabe : le premier jour de la semaine<sup>7</sup> en Nko **káari**).

Curieusement, Soulemana Kantè a pris la forme bambara, **káari**, pour une racine authentique manding en la faisant remonter au verbe **káari** "donner sans regret, renoncer volontairement à qch". En fait, **káari** "Dimanche" en Bambara est sans doute de même origine que **làhádi** en Maninka : c'est un emprunt ancien à l'Arabe ('**al-akhad** "le premier, Dimanche") ayant perdu l'article défini '**al-** et subi les transformations phonétiques régulières (\*-d- > -r-). Quant à son homonyme verbe **káari**, lui aussi semble être emprunt, à l'Arabe (**kari:m**)...

Et là où cela leur semble utile, les Nkoïsants bannissent définitivement les emprunts arabes au profit des néologismes. Ainsi, on ne trouve pas dans leurs textes **táriki** "histoire" (de l'arabe **tari:kh**). Cette notion, si importante du point

---

<sup>7</sup> Il est notable que chez les Maninka le premier jour de la semaine est le Dimanche – comme chez les Arabes (c'est du moins ce qu'en atteste DNK), tandis que leurs cousins Bambara, aussi Musulmans, commencent par Lundi (comme les Russes), toute en négligeant le sens originel (arabe) de noms pour ces jours dans leur langue : **àlamísa** Jeudi – de l'arabe '**al-khami:s**, "le cinquième", **àrabá** Mercredi – de l'arabe '**arba`a** "le quatrième", etc.

de vue idéologique (peut-on traiter de l'Histoire du peuple sans un mot authentique pour "l'histoire" ?), est remplacé par **dófo** – originellement "récit", ou plutôt même "les potins". La même tendance est observée dans la traduction de Coran faite par Soulemane Kantè et publiée sous rédaction de Mamadi Jaanè : la traduction du mot arabe **sira:j** "flambeau" par un emprunt arabe **fítinan** "lampe à huile" est admissible<sup>8</sup> [Kurana, sourat 79, ayyat 13], mais les mots plus importants idéologiquement, comme sourate (ar. **su:ra**), ayyat (ar. **'ayya** "une période minimale dans le Coran" ; une sourate peut comporter de 5 à 286 ayyats), amen (ar. **a:mi:n**) qui, en tant que termes religieux, dans toutes les langues normalement ne se traduisent pas de l'Arabe, sont ici remplacés par **fóda**, **láfari** (les deux mots, par ailleurs, ne se trouvent pas dans le DNK) et **Al à ké tèn** "Dieu le fasse ainsi".

7.2. Des centaines, ou probablement des milliers de néologismes ont été créés par Soulemana Kantè avec une ingéniosité remarquable, et ses tournures d'esprit vives et inattendues font un bon contraste avec les listes monotones des calques du français produites parfois au Mali pour le Bambara. Sa connaissance des profondeurs de la langue se fait sentir, en même temps que sa conviction de son bon droit : il fait renaître audacieusement les couches archaïques du vocabulaire en dotant ces mots d'un sens nouveau, il active les facilités dérivationnelles... Assez souvent on a l'impression que ses créations frôlent la limite de l'acceptable, mais ce qui serait condamné à rester mort-né dans le cadre d'un programme d'alphabétisation de DNAFLA, sera probablement bien accueilli par les Maninka guinéens. Pour ceux-ci, apparemment, Nko est en train de devenir un vrai symbole de l'identité culturelle ; tout ce qui est sorti de la plume de Soulemana Kantè est regardé comme la vérité presque sacrée et par là-même indiscutable. (Il faut bien dire que les tirages de 2 à 3 mille exemplaires pour chaque livret en Nko ne restent pas invendus).

7.2.1. Par analogie avec les termes déjà existants **sìsikúlu** "train" (pirogue à vapeur), **sánmakulu** "avion" (pirogue de ciel), "char" on trouve aussi **kìsekúlu** – "pirogue à projectiles". "Phonographe" est **nèejéli** – "griot de fer". De telles métaphores raffinées abondent dans le DNK.

---

<sup>8</sup> **Fítinan**, étant un emprunt ancien et bien intégré, dans la langue, est sans doute considéré, par les Nkoïsants comme un mot originel manding ; dans le DNK, il est interprété, comme **fítin-dáa**, "pot de lumière" ; pourtant, je n'ai jamais vu le mot **fítin** "lumière, rayonnement" ailleurs que dans le DNK.

7.2.2. Un procédé assez courant auquel on a recours dans le DNK est la nominalisation des idéophones, – faculté dont, à ma connaissance, on ne profite presque jamais au Mali pour la création de néologismes. Ainsi, **línbán** signifie en Maninka, en tant que verbe, "clapoter" et s'emploie aussi comme un adverbe expressif pour imiter le clapotis ; dans les textes en Nko et le DNK, ce mot signifie "mer, océan" (et pourtant, il existe en Maninka un autre mot pour "mer" – **kòǒǒjí**, lit. "eau salée"). "Marbre" est traduit par **gbálaki** – adverbe expressif pour **nùnkún** "être lisse" et **náma** "glisser", et "l'astre" – par **bálabala**, un adverbe expressif exprimant l'idée de l'intensivité de lumière.

7.2.3. Le créateur du Nko utilise très largement le suffixe d'abstraction -ya. En Bambara et en Dioula véhiculaire, les seuls substantifs qui s'adjoignent -ya sont ceux désignant des êtres humains (pour former les noms de statut ou d'état) ou les animaux (pour désigner les caractéristiques attribuées, éventuellement, aux êtres humains) – les exceptions sont très rares. [Koné, 1987 ; Dumestre, 1987]. En Maninka il s'emploie plus largement, mais en ce qui concerne la création de Soulemana Kantè, on a l'impression qu'aucune restriction de combinaison n'existerait : de **kúma** "parole" il dérive **kúmaya** "phrase", de **sàriyá** "loi" – **sàriyayá** "législature", etc.

Pour désigner l'hélicoptère, un procédé extravagant a été choisi : la dérivation déductive. Dans le mot **nánaalen** "hirondelle" **-len** est un suffixe diminutif à l'origine, mais aujourd'hui il fait partie de la base lexicale (cf. là-dessus [Dumestre, 1987 : 210-211, Vydrin, 1994]). Ce mot a été privé de cet ancien morphème pour produire **nánaa** "hélicoptère".

Pour "pièce d'horlogerie", le dérivé **tùmalán** est apparu par rajout du la suffixe **-lan**, qui a valeur du "nom d'instrument", au substantif **tùmá** "temps" – tandis que normalement **-lan** ne se combine qu'avec les bases verbales.

7.2.4. L'ours a reçu le nom **wánjálanká** qui préexistait en Maninka avec un sens peu précis – "lion (ou panthère) qui attrape les lions" – il s'agit en fait d'un animal semi-mythique (dans des parlers manding différents, le même mot signifie est traduit tantôt comme "girafe", tantôt comme "tigre" ; il concerne toujours des animaux rares ou inexistant dans le Soudan Occidental).

**Kòdéré (kòndéré)** "bouclier" est un exemple type de mot tiré de l'oubli : depuis la pénétration des armes à feu dans le Soudan Occidental il a pratiquement disparu des langues manding. De dizaines de personnes que j'ai questionnées,

deux seulement sont parvenues à produire ce mot (**gwétere** en Bambara ; les correspondances phonétiques irrégulières entre Maninka et Bambara proviennent, évidemment, de la désuétude de ce mot).

7.2.5. Malgré sa répugnance aux emprunts, Soulemana Kantè a facilement recours aux sources lexicales d'autres langues manding (que les Nkoïsants considèrent d'ailleurs comme les dialectes d'une seule langue, Nko). Nous avons déjà analysé le cas de **káari**, la forme bambara pour "Dimanche". Un autre exemple est **séleke** dont le sens en Bambara est "coin extérieur" ; on dit **dí e séleke náani** pour "les quatre points cardinaux". Ce mot étant absent en Maninka, Soulemana Kantè l'a emprunté pour "points cardinaux" (dans les textes en Nko, on l'emploie aussi avec l'augmentatif, **séleke ba**).

7.2.6. Il faut noter en même temps la synonymie non-nécessaire des néologismes qu'on trouve dans le DNK, ce qui est contreproductif quand il s'agit de la terminologie. Ainsi, on a créé deux mots pour "bibliothèque" : **lérabon** ("maison de livre") et **léralo** ("endroit où les livres se trouvent en grande quantité") ; pour "dictionnaire" il y en a trois : **kódyidalan** ("instrument pour montrer le sens"), **kódfolan** ("instrument pour dire le sens") et **fàsarilán** ("instrument d'interprétation, d'explication"). Si la coexistence de deux mots pour "bibliothèque" peut être utile, à la condition de les charger de sémantismes un peu différents (**lérabon** "bibliothèque" ent tant qu'un établissement publique, **léralo** "bibliothèque privée, collection de livres"), l'abondance des synonymes pour "dictionnaire" paraît abusive.

7.2.7. Certains néologismes sont pour moi d'origine inconnue ; du moins, mes informateurs nient-ils l'existence de mots de départ dans le Maninka. Il n'est pas exclu que Soulemana Kantè les ait empruntés à d'autres langues africaines ou créés en tant qu'onomatopées. Citons **wèdewéde** "philosopher", d'où **wèdewedeyá** "philosophie", **gbàlagbála** "mètre" (probablement, celui-ci imite le son du déroulement de la jauge à ruban ? Cf. en Bambara **wálawala** "dérouler" – supposition d'Ismail Mäga, communication personnelle).

8. J'espère que mon analyse, aussi sommaire et hâtive qu'elle soit, pourra donner au lecteur un image du Dictionnaire Nko qui, à mon avis, doit occuper la place qui lui est due sur les rayons des bibliothèques des mandinguisants et devenir l'un de leur livres de référence.



## REFERENCES

Bailleul, 1981 – Ch. Bailleul. *Petit dictionnaire bambara-français, français-bambara*. England : Avebury Publishing Company, 339 p.

Dumestre, 1987 – G. Dumestre. *Le bambara du Mali : Essai de description linguistique*. Paris : INALCO. Thèse de Doctorat d'Etat, 586 p.

Dumestre, 1991-1992 – G. Dumestre. *Dictionnaire bambara-français*. Fasc. 1-9 (A – N). Paris : INALCO, 1426 p.

Koné, 1987 – Dramane Koné. *Réflexions sur le dérivatif YA en jula*. – Cahiers Ivoiriennes de Recherches Linguistiques, No 21, pp. 53-66.

Kurana – **Kùrana kálanke dálámìdanèn Mànden f̄dɔba kán dɔ, nàlìmun Nkó dí, Kánte Sùlemáana bólo. Màmadí Jàane lá báyeleman nè** [Le Saint Coran, traduit en langue commun du Manding, cad. Nko, par Kantè Soulemane. Rédaction par Mamadi Jaanè – en Nko].

Tveit, Dansoko, 1993 – H. Tveit, Gagny Dansoko. *Petit dictionnaire khassonké-français*. Oussoubidiagna, Mission Protestante Norvégienne, 1993, 105 p.

Vydrine, 1994 – V. Vydrin. Traces of nominal classification in the Mande languages: the Soninke evidence. – *St. Petersburg Journal of African Studies*, 3, 1994, pp. 63-93.